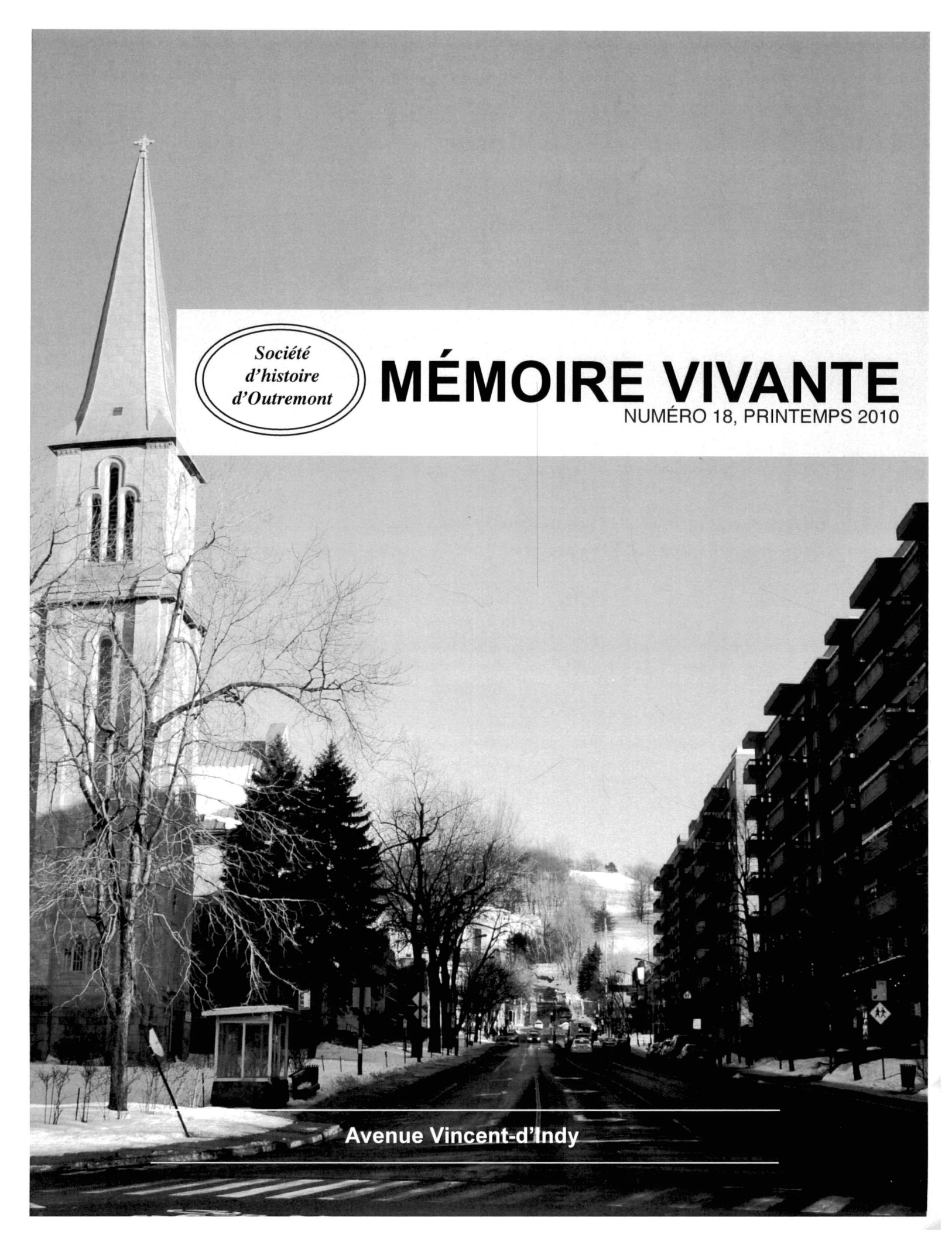




*Société
d'histoire
d'Outremont*

MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 18, PRINTEMPS 2010

Avenue Vincent-d'Indy



Mémoire Vivante
Numéro 18
Printemps 2010

Société d'histoire d'Outremont
999, avenue McEachran
Outremont, Québec
H2V 3E6

514-948-4999
Courriel : histoire.outremont@bellnet.ca

Comité de rédaction
André Girard
Jean De Julio-Paquin
Ludger Beauregard
Jean A. Savard

Photographies
Jean De Julio-Paquin

Mise en page
Louis Perreault
www.louisperreault.com

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et de la RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



SOMMAIRE

AVENUE VINCENT-D'INDY	2
RELAIS ET COLLABORATIONS	3
LA CÔTE SAINTE-CATHERINE	3
DE BELLINGHAM À D'INDY	4
RAOUL DANDURAND, SÉNATEUR ET DIPLOMATE	
OUBLIÉ, 1861-1942	7
PEINTRES JUIFS DE MONTRÉAL	8

Avenue Vincent-d'Indy

Le conseil municipal adopte un règlement, le 6 septembre 1972, qui change le nom du chemin Bellingham pour l'avenue Vincent-d'Indy, désirant ainsi rappeler la mémoire de ce musicien et compositeur français (1851-1931) tout en rendant hommage aux Soeurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, fondatrices d'une école supérieure de musique en 1933, qui a pris le nom de Vincent-d'Indy en 1958.

Le chemin Bellingham, ouvert sur la propriété de l'épouse de Sydney R. Bellingham (1808-1900) vers 1873, avait été officiellement reconnu par le conseil municipal en 1897 dans son règlement 35. Certaines cartes l'ont identifié «Quarry Road» vers 1890, alors qu'il aboutissait à une carrière en exploitation dans le flanc du mont Royal*.

Répertoire des odonymes de la ville d'Outremont, 1997, p.22

* (Derrière le centre sportif de l'Université de Montréal).



Relais et collaborations

par André Girard

Passation du « témoin »

La Société d'histoire d'Outremont dépasse maintenant les 100 membres : diversifiés, qualifiés. À chacun de collaborer selon sa disponibilité et son expertise. C'est le temps de « passer la main ». Le jeudi 15 avril prochain, ce sera l'assemblée générale annuelle avec promotions, célébrations et hommages à des bénévoles. Ce sera l'occasion d'y être en grand nombre. Lors de cette rencontre, un nouveau président de la Société devra être choisi pour 2010-2011.

Partage d'archives

D'un côté, de plus en plus d'Outremontais confient d'intéressantes archives sur l'histoire et le patrimoine. De l'autre côté, le Réseau des services d'archives du Québec les relie à la Bibliothèque nationale du Québec et à celle d'Ottawa. Entre les deux côtés, la Société d'histoire d'Outremont fait le lien en classifiant, indexant et informatisant ces documents. Une procédure de cession et d'attestation fiscale est désormais en place à la société.

Promotion des pionniers

De 1694 à 1948, tant de figures marquantes ont illustré l'environnement! Celles qu'on risque d'oublier mériteraient leur lieu de mémoire. La Société d'histoire d'Outremont, dans les mois qui viennent, sensibilisera le milieu à l'histoire humaine de notre habitat par des suggestions de désignation toponymique.

Portland en Oregon

Il a été de la Compagnie de la Baie d'Hudson, alors très présente à Outremont. Il a été enterré au cimetière Mont-Royal. Accompagné d'une équipe de Montréalais, David Thompson a arpenté le fleuve Fraser et fondé la ville de Portland en Oregon, avant que Londres cède ce territoire aux États-Unis. Qui creusera cette épopée et établira le lien entre Outremont et cette métropole du Pacifique?

La côte Sainte-Catherine

De 1800 à 1840, la côte Sainte-Catherine semble (...) avoir été transformée par le nouvel intérêt des urbains pour la vie rurale. Les propriétés fortement accidentées au sud du chemin de la côte, dont plusieurs ne semblent pas avoir fait partie de concessions d'origine, sont parmi les premières touchées. Ainsi, John Gray, marchand de fourrures et homme d'affaires, acquiert de nombreuses parcelles en plusieurs étapes de 1806 à 1824. Il y fait construire une maison où il décède en 1829. Une partie substantielle de cette propriété semble avoir été vendue au médecin Michael McCulloch qui nomme son domaine « Spring Grove » en raison du ruisseau qui y coule. Plus à l'ouest, Sydney Robert Bellingham, marchand, avocat et homme politique, acquiert (...) une propriété appartenant aux sœurs de la Congrégation, propriété elle aussi au sud du chemin de la côte Sainte-Catherine. Il y fait construire une résidence, « Dunany Cottage ». Un contemporain décrit la propriété ainsi : « un terrain de bonnes dimensions et de grande valeur, magnifiquement situé au pied de la montagne, du côté nord (...). À proximité du domaine de Bellingham, l'homme d'affaires John Boston, partisan de l'amélioration agricole, acquiert à son tour une

grande propriété sur le flanc de la colline d'Outremont en 1836. Sur cet emplacement, il fait construire une élégante maison appelée « Thornbury ». (...)

John Clarke, autre trafiquant de fourrures employé par la Compagnie du Nord-Ouest puis par la Compagnie de la Baie d'Hudson, acquiert une terre vers 1830 et y fait construire une résidence. Il la dénomma « Beaver Lodge » et l'habita jusqu'en 1843.

Des notables francophones acquièrent également des propriétés à la côte Sainte-Catherine pendant les premières décennies du XIX^e siècle, pour les exploiter à des fins agricoles. Ainsi, Louis-Tancrède Bouthillier, shérif de Montréal, fait construire la villa Outremont sur la grande terre qu'il acquiert en 1833.

Étude de caractérisation de l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal. Commission des biens culturels du Québec. Décembre 2005, pages 56-57.

B.M.254.26

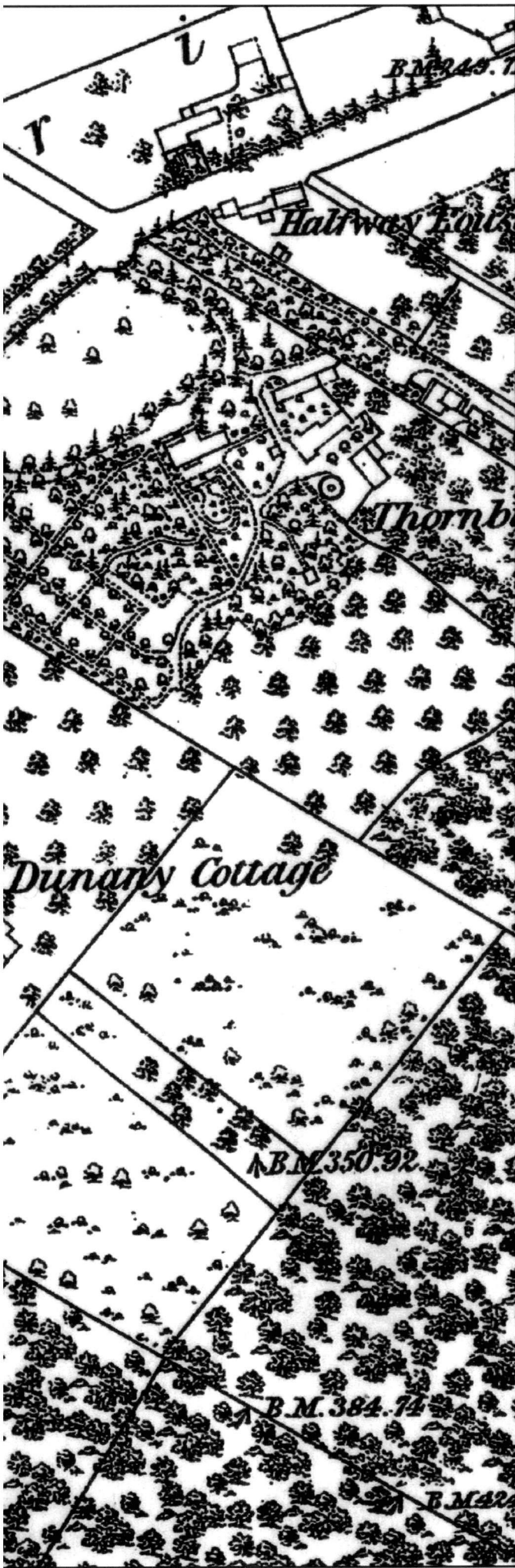
Magazine

De *Bellingham* à *d'Indy*

Mount Royal Hotel

B.M.319.93

Woodside Cottage



par **André Girard**

Sydney Robert Bellingham naît en 1808 dans le comté de Louth en Irlande, de petite noblesse, à l'intérieur d'un clan de religion protestante. C'est également en Irlande qu'il décédera en 1900. Son grand-père avait été député à Londres, son père était officier dans l'armée britannique. Un véritable « fils de l'empire » constitué dans le temps, partout sur la planète, de provinces : l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, le Canada, l'Inde, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, des Antilles... un empire qui sait même à l'occasion composer avec les États-Unis émancipés!

À l'âge de 16 ans, en 1824, il passe de Dublin à Québec, tout seul, pour faire fortune et vivre d'aventures, muni d'un modeste pécule et de vêtements neufs, de quelques adresses également, de tout ce que son père dit pouvoir lui fournir. Une fois rendu au Canada, il passe quelques mois comme garçon de ferme dans la région de Kingston, nourri, logé, dans une famille amie qui en est à défricher sa concession, mais sans salaire.

Dès 1827, il revient à Québec où il trouve un poste de petit comptable dans une entreprise d'exportation de bois vers l'Europe. Période d'apprentissage. Mais vu l'insalubrité du bureau, il contracte une fièvre maligne qui le force à une convalescence dans la famille Gariépy de Château-Richer, où il apprend le français et se familiarise avec les « Canadiens ». Ensuite un nouvel employeur l'expédie à Montréal pour ouvrir une succursale. C'est le début de l'essor. Il est hyperactif.

Malgré de modestes revenus, mais d'importants emprunts grâce à ses bonnes relations dans le gouvernement colonial et dans l'armée d'occupation surtout, il investit à partir de 1831, d'abord en partenariat avec Charles John Dunlop puis seul ensuite, dans une entreprise d'import-export. En livres anglaises et en dollars américains. Fortune en croissance.

Puis la politique intervient. Les troubles ou la rébellion, c'est selon, éclatent en 1837-1838. Le parti canadien exige un gouvernement responsable devant le parlement, qui répond aux élus, non téléguider par Londres, sur le modèle déjà établi au Royaume-Uni. Sinon, il faudra la république ou même l'annexion aux États-Unis, comme le prônera plus tard Louis-Joseph Papineau. Bellingham, en bon Irlandais protestant, est un unioniste britannique conservateur inconditionnel, ça allait de soi. Déjà nommé magistrat d'état civil aupara-

vant, avec des pouvoirs étendus de réquisition pour les transports, l'armée, les communications, il est donc conscrit parmi ceux qui voient à rétablir l'ordre. « Britannia must rule ». Il jouera en ce sens un rôle important pour mater les patriotes à Saint-Charles et à Saint-Eustache. Les gouverneurs Gosford et Durham lui en seront reconnaissants et le gratifieront. Des relations qui comptent : il sera promu capitaine de l'armée. Ce qui n'empêchera pas cependant Bellingham de promouvoir à la fois les « justes » réclamations des Canadiens-Français catholiques et les mainmises anglaises et anglicanes...

Pour lui, 1837-1838 n'avaient occasionné des remous ni à Trois-Rivières ni à Québec, mais seulement dans la région de Montréal, car c'est là que se concentraient des agitateurs anti-loyalistes venus d'un peu partout. En plus, il était devenu avocat à la suite de stages de formation en 1841, après avoir dûment passé ses examens du Barreau, avant qu'on exige la fréquentation d'une faculté de droit, d'ailleurs non existante à Montréal. Son partenaire de bureau William Walker aura même à défendre Robert Nelson, notoire patriote!

Et pour compléter le tout, il se retrouve éditeur, en séquence, de deux journaux anglophones de Montréal pendant quelques mois chacun: le Canada Times puis le Daily Commercial Advertiser.

Comme Bellingham le relèvera constamment, il sait remarquer les « jolies demoiselles ». L'une d'elles, toutefois deve-

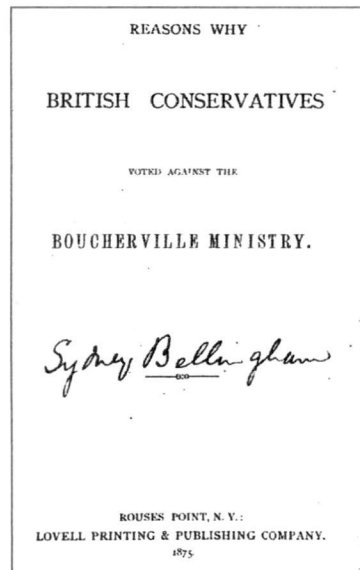
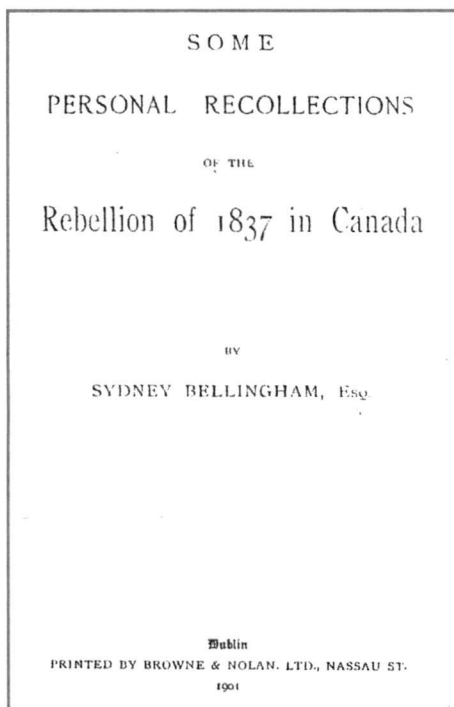
nue veuve peu de semaines après un premier mariage, Arabella Holmes, devint en 1831 son épouse. Or elle était aussi de « bonne » naissance et bien dotée, ce qui avait ajouté au trousseau de noces. Lorsque Madame Bellingham hérite de la seigneurie de Buckland dans Bellechasse au sud de Québec, Sydney Bellingham, promu seigneur des lieux, s'y rend pour voir à la bonne marche des affaires et recueillir les redevances. Il y a droit, dans un milieu 100% francophone catholique, au banc seigneurial dans le chœur de l'église le dimanche et à l'accueil chaleureux du curé et des paroissiens censitaires.

Quand il se lance en politique dans le comté d'Argenteuil à partir de 1854, l'homme d'affaires, on s'en doute, double le candidat. Il acquiert un vaste territoire entre Saint-Jovite et Lachute, qu'il entend exploiter et peupler. Au centre, il fonde Arundel, du nom d'une propriété de sa famille en Angleterre. Puis il recrute des Anglais, des Écossais, des Irlandais pour développer le territoire, sous la gouverne de son fermier général du nom de Fillion, en parallèle à ce que réalise plus à l'est le curé Labelle. Il rejoint la vision de ce dernier en notant déjà à l'époque: «Some day the Trembling Mountain country will attract visitors ».

Il sera élu quatre fois au parlement du Canada-Uni pour le Reform Party, grâce entre autres au soutien des loges maçonniques orangistes de Lachute. En 1867, il passe à la législature de la province de Québec avec les Conservateurs jusqu'en 1878, même s'il est retourné finir ses jours en Irlande depuis 1874... car il revient pour chaque session du parlement. Et même si, à l'intérieur d'un groupe de «British Conservatives» du parti, il a refusé son appui au premier ministre Boucher de Boucherville lors d'un vote à caractère financier!

Au milieu des années 1840, Sydney Bellingham et Arabella Holmes prennent feu et lieu sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine, côté sud, dans un vaste terrain, là où se trouve actuellement le Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, l'église Saint-Germain, l'école adjacente et un bâtiment de l'Université de Montréal. Au centre, une imposante résidence entourée d'arbres : le Dunany Cottage, nom venu d'Irlande, bien sûr! Malgré ses multiples occupations, Bellingham est en plus actif dans son voisinage. En 1864, il voit à ce que soit vidé un donjon où est dangeureusement accumulée la poudre qui est utilisée pour une carrière. En 1866, il signe une requête pour bloquer l'octroi de la licence d'une autre auberge aux alentours. Il participe, juste avant son retour en Europe, aux démarches en vue de créer le village d'Outremont.

C'est pourquoi, de 1897 à 1972, pendant 75 ans, l'actuelle avenue Vincent-d'Indy s'appelait le chemin Bellingham.



Raoul Dandurand

sénateur et diplomate oublié, 1861-1942

par **Ludger Beauregard**

Né à Montréal le 4 novembre 1861, Raoul Dandurand est le fils de Cédipe Dandurand et de Marie-Marguerite Roy. Une fois bachelier, après des études au Collège de Montréal, il entre en droit à l'Université Laval à Montréal et devient avocat en 1883. Trois ans plus tard, il épouse Joséphine Marchand, fille de Félix-Gabriel Marchand, qui sera premier ministre du Québec de 1897 à 1900.

Jeune professionnel libéral, il appuie Honoré Mercier de 1885 à 1892 et, à partir de 1896, devient un des principaux lieutenants de Wilfrid Laurier, qui le retiendra comme conseiller personnel. Nommé au Sénat canadien par ce dernier, en 1898, il en occupe la présidence de 1905 à 1909 et en restera le leader de son parti de 1922 à 1942. Très intéressé par la politique internationale, Dandurand influence la politique

et la paix universelle. Dans les années 1930, le diplomate condamnera la montée du fascisme et les dictatures européennes.

De son vivant, Raoul Dandurand a favorisé le développement de l'éducation. Il a fortement défendu l'instruction obligatoire et le bilinguisme. Il a été un des principaux instigateurs de l'Université de Montréal, délivrée de la tutelle de l'Université Laval de Québec en 1919. Il a, plus tard, piloté le projet d'une succursale du Collège Stanislas de Paris à Montréal, lequel se réalisa en 1938, quand, avec l'aide du maire Joseph Beaubien, le collège ouvrait ses portes dans l'ancienne centrale téléphonique de Bell Canada au 831, avenue Rockland à Outremont. En 1942, celui-ci allait occuper son magnifique bâtiment sur le boulevard Dollard près de Van Horne. Comme le souhaitait son promoteur, il offrait désormais une alternative française aux collèges classiques traditionnels.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1891, officier en 1907, commandeur depuis 1912, président de la branche canadienne du Comité France-Amérique en 1910, vice-président de l'Alliance française, grand ami d'Aristide Briand (1862-1932), ministre des affaires étrangères et président du Conseil d'État (France), Raoul Dandurand était un francophile dans l'âme. C'est lui qui a réussi à faire ouvrir la première délégation diplomatique canadienne à Paris en 1928, signe de son attachement à la France. Ses succès politiques et diplomatiques sont aussi accompagnés de réussites dans le domaine économique. Il a été président de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal (auj. la Banque Laurentienne) de 1916 à 1942, administrateur de Montreal Trust, Sun Life, Montreal Cotton, Dominion Steel et Grand Tronc Pacifique.



Buste de Raoul Dandurand installé dans le hall d'entrée du Collège Stanislas.

canadienne sous Laurier, qui essayait de rendre le Canada un dominion plus autonome dans l'Empire britannique. Leur stratégie visait à rapprocher le pays de la France et, dans une perspective continentale, des États-Unis. Le Statut de Westminster consacra, en 1931, cette recherche d'indépendance relative.

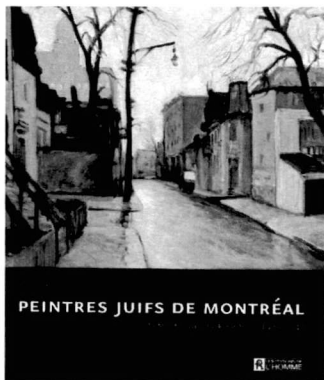
Après la mort de son ami Laurier en 1919, le sénateur continue à jouer un rôle important dans la diplomatie canadienne, notamment durant le long règne de Mackenzie King, à titre de ministre d'État dans tous ses cabinets. Il devient le premier délégué du Canada à la Société des Nations à Genève, en 1924. Il en présidera même l'assemblée dès l'année suivante. C'est sur cette tribune qu'il exposera sa thèse sur la sécurité humaine en promouvant la mise en place d'un état de droit international, l'égalité des états, les droits des minorités

et la paix universelle. Dans les années 1930, le diplomate condamnera la montée du fascisme et les dictatures européennes. Le 2 juillet 1941, à l'instigation de ce dernier, le conseil municipal lui adresse ses félicitations à l'occasion de sa nomination au Conseil Privé de l'Empire britannique. Jusqu'à sa mort, le 11 mars 1942, l'honorable Raoul Dandurand est demeuré un personnage éminent. Juriste, sénateur, ministre d'État, diplomate, fervent idéaliste, homme d'affaires, il a été, à son époque, le chef de file d'un groupe d'hommes politiques, qui ont amélioré la société, la nation et les relations internationales. Le diplomate a fait honneur au Canada et au Québec, où il est cependant presque tombé dans l'oubli. Heureusement que l'Université du Québec à Montréal a donné son nom à sa chaire en études stratégiques et diplomatiques et que son buste orne le hall d'entrée du Collège Stanislas. Par ailleurs, après lui avoir décerné un doctorat honoris causa, l'Université Laval publiera plus tard ses mémoires en 1967. Outremont doit se rappeler d'une telle personnalité !

Peintres juifs de Montréal

témoins de leur époque 1930-1948

Rapport de lecture par Jean De Julio-Paquin

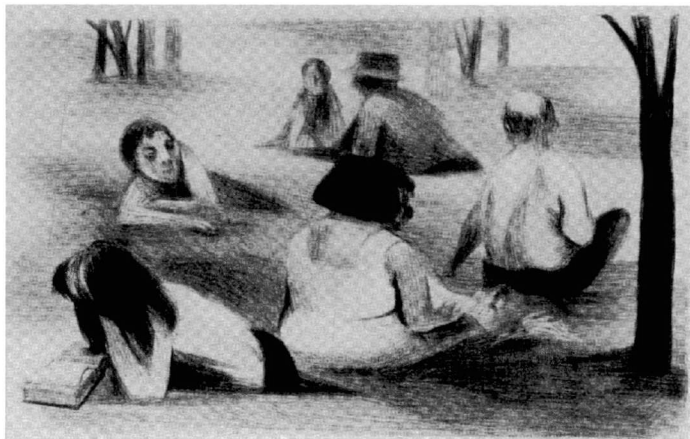


Page couverture du catalogue publié aux Éditions de l'homme. L'illustration est une peinture de Jack Beder intitulée *Jour gris* (rue Prince-Arthur est), datée de 1937.

Rédigé par l'historienne de l'art Esther Trépanier (1), l'ouvrage *Peintres juifs de Montréal, témoins de leur époque, 1930-1948*, jette un regard inédit sur l'apport de peintres de la communauté juive de Montréal à leur société d'accueil. La publication a été réalisée dans le cadre de l'exposition présentée au Musée national des beaux-arts du Québec en 2008 sous le commissariat de madame Trépanier.

Près des deux-tiers des artistes étudiés par l'auteure ont émigré dans la métropole québécoise dans les années 1910-1920. Il s'agit de juifs ashkénazes fuyant la montée de l'antisémitisme dans les pays de l'Europe de l'Est. Ni sectaires, ni fondamentalistes, ils étaient ouverts aux idéologies laïques et libérales. Ceux-ci étaient d'ailleurs associés au mouvement *Haskala* qui prônait une laïcisation de la pensée juive.

Les principaux artistes de ce courant sont Alexander Bercovitch, Éric Goldberg, Louis Muhlstock, Sam Borestein et Jack Beder. Parmi ceux-ci, on retrouve aussi des femmes artistes, dont Rita Brianky et Ghitta Caiserman-Roth. Confrontés à la crise économique, ces créateurs et créatrices vivent dans une pauvreté relative et souhaitent un



Ghitta Caiserman-Roth, *Mont Royal*, 1949

changement social. Ils ont peint le Montréal industriel, réalisé des scènes urbaines de même que des paysages, des portraits et des nus. Motivés à décrire leur environnement immédiat, la ville est au centre de leurs représentations. L'ouvrage est illustré de plusieurs scènes qui ont été exécutées



Alexander Bercovitch, *Paysage (Mont-Royal)*, v.1938.

tées sur le Mont-Royal qui englobe Outremont, notamment par Alexander Bercovitch, Alfred Pinsky et Louis Muhlstock.

Esther Trépanier s'est intéressée à ces artistes à cause de leurs qualités esthétiques novatrices, entre autres celles inspirées par des courants d'avant-garde européens, dont le fauvisme. Largement impliqués dans l'Art Association of Montreal, ils exposeront fréquemment leurs travaux tout en participant aux débats sur le rôle de l'art et de l'artiste dans la société. L'ouvrage nous fait apprécier l'apport important de ces peintres de confession juive à l'enrichissement du patrimoine artistique du Québec et du Canada.

Nous vous recommandons fortement de lire la publication d'Esther Trépanier. Après le Musée national des beaux-arts du Québec, ne ratez surtout pas de voir l'exposition à Montréal au Musée McCord. Elle est présentée jusqu'au 2 mai prochain. Plus de 80 œuvres, gravures, dessins et peintures sont regroupés en 4 thèmes distinctifs : La ville, L'homme dans la ville, La guerre et La figure humaine.

(1) Esther Trépanier est la directrice du Musée national des beaux-arts du Québec depuis le 1er septembre 2008.